

Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon *Mesure pour mesure*

Christel Veyrat

Number 99 (2), 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/26123ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Veyrat, C. (2001). Review of [Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon : *Mesure pour mesure*]. *Jeu*, (99), 65–69.

Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon

Clinton l'emporte sur le budget, mais de *nouveaux mensonges nous attendent.*

(Extrait de USA's Best Newspaper Headlines, 1997) in *Remords secrets*, Colin Dexter, Éditions 10/18, 1999.

Le duc Vincenzo, pour des raisons réelles qui resteront inconnues, décide de laisser le pouvoir sur sa ville, de plus en plus envahie par la débauche, à un nommé Angelo, connu pour sa vertu rigoureuse ; prétendant s'éloigner, il se déguise en moine et reste à Vienne en observateur. Angelo condamne à mort le jeune Claudio, promis de Juliette, parce qu'ils ont couché ensemble et que cela va à l'encontre de la loi

qu'Angelo, au contraire du duc, est décidé à faire respecter. L'ami de Claudio, Lucio, que l'application de la loi gênerait fort dans son mode de vie, sollicite la sœur de Claudio, Isabelle, qui s'apprête à prendre le voile. Il l'enjoint de plaider sa cause devant Angelo. Celui-ci succombe aux charmes d'Isabelle et lui propose d'échanger la vie de son frère contre une relation sexuelle. Dilemme pour la pure et farouche novice... qui essaye de convaincre son frère de mourir. Hideur d'Angelo : même si elle accepte, croit-il, il ordonne la mise à mort de Claudio et réclame qu'on lui apporte sa tête. Le duc-moine s'en mêle : il envoie à la rencontre amoureuse la fiancée abandonnée d'Angelo, Mariana, et fait remettre à Angelo la tête d'un prisonnier mort fort à propos. Parallèlement, des

scènes plus ou moins drôles, avec des personnages des bas-fonds – maquerelle et maquereau, prisonniers divers –, avec un bourreau, des officiers de justice pris entre leur cœur et leur devoir, et le jeune débauché trop bavard qu'est Lucio.

Tout finira bien : Angelo, bien que confondu, sera pardonné et épousera Mariana ; Claudio épousera sa Juliette, et le duc, peut-être, Isabelle. Le prisonnier Bernardin sera gracié. Seul Lucio paiera pour ses bavardages irrespectueux sur le duc.

Mesure pour mesure

TEXTE DE WILLIAM SHAKESPEARE, TRADUCTION DE PETER BROOK. MISE EN SCÈNE : MICHEL NADEAU, ASSISTÉ DE SYLVIE CANTIN ; DÉCOR : MONIQUE DION ; COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE ; ÉCLAIRAGES : DENIS GUÉRETTE ; MUSIQUE : JEAN-MARC SAUMIER ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI. AVEC YVES AMYOT (POMPÉE ET UN GARDE), JOHN APPLIN (LABORTON ET THOMAS), PIERRE-YVES CHARBONNEAU (COUDÉ ET UN GARDE), THIERRY DUBÉ (ANGELO), DENISE DUBOIS (MADAME BIENFARCYE), HÉLÈNE FLORENT (JULIETTE ET UNE RELIGIEUSE), PIERRE GAUVREAU (ESCALUS), JACQUES LAROCHE (PRÉVÔT), MYRIAM LEBLANC (MARIANA ET AMIE DE LUCIO), PIERRE-FRANÇOIS LEGENDRE (LUCIO), SOPHIE MARTIN (ISABELLE), FRANCIS MARTINEAU (CLAUDIO), RYCHARD THÉRIAULT (VINCIENTO, LE DUC), GUY-DANIEL TREMBLAY (L'ÉCUME ET BERNARDIN) ET RÉJEAN VALLÉE (MOINE PIERRE ET AMI DE LUCIO). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU TRIDENT, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 23 JANVIER AU 3 FÉVRIER ET DU 13 AU 24 FÉVRIER 2001.

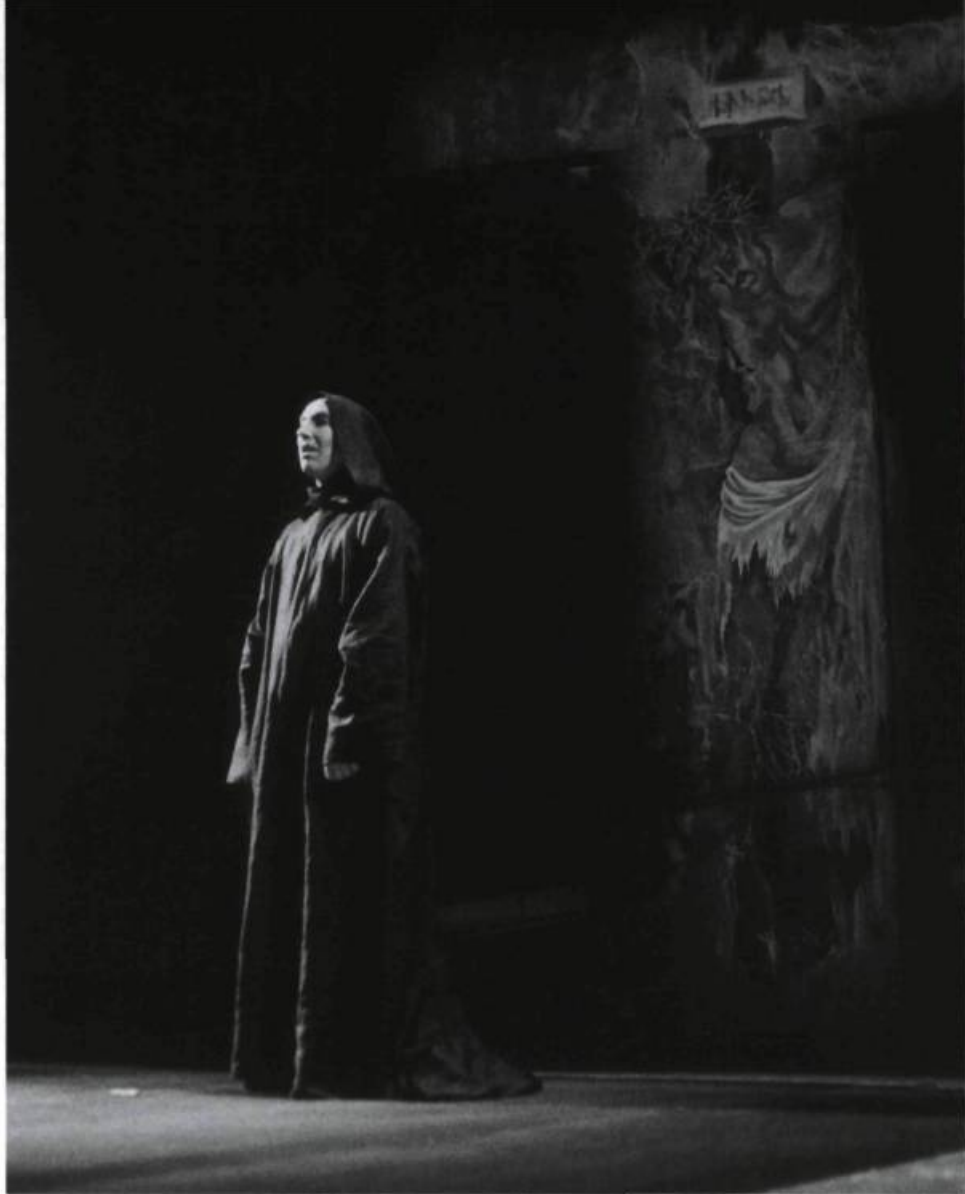
Quelque part dans le monde ?

La pièce se passe à Vienne, par fantaisie, comme la scène est à Naples dans certaines pièces de Molière. Or, la mise en scène va entraîner le spectateur dans une certaine ambiguïté. En effet, bien qu'il reste des traces de l'univers élisabéthain – jeu sur deux niveaux, affichage des lieux où se déroule l'action –, Nadeau et son équipe semblent conduire le spectateur dans la Vienne d'aujourd'hui : les hommes de pouvoir portent des costumes qui rappellent fortement la période nazie (et fasciste en Italie), et ses manifestations encore actuelles en Autriche. Angelo, lui, est sanglé dans une sorte de costume mao, à l'image de son intransigeance. En quoi cette idéologie est-elle vraiment pertinente à l'œuvre ?

Les femmes sont déguisées en vestales qui pourraient aller au bal, en blanc et rouge, à l'image de leur pureté, au moins d'esprit, et de la chaleur du sang qui coule dans leurs veines. Seule Juliette – parce qu'elle est coupable aux yeux de la loi ? – est en noir et rouge, rockeuse encéinte jusqu'au menton (et dans cette mise en scène elle aura accouché à la fin de la pièce et viendra retrouver Claudio son enfant dans les bras : attendrissant !). Le reste des personnages – le petit peuple, les prisonniers, les religieux – évoque, par des costumes un peu stylisés, l'époque de Shakespeare ou toute époque ancienne. Au total, du noir en abondance, du gris, des tons sourds, bruns, marron, que n'arrive guère à éclairer le blanc féminin ni le rouge foncé des bas-fonds. Si ces choix ne sont pas très gais pour une comédie (du moins par sa dernière partie), ils sont en accord avec le cadre dans lequel évoluent les personnages. On sent bien les intentions, sans vraiment en voir l'intérêt.

Dès son entrée en salle, le regard du spectateur bute sur un rideau qui cache toute la scène. Un mur gris, de ciment, de béton, griffé de nombreux graffiti à la calligraphie ancienne. On finit par distinguer quelques mots (pas tous, suivant la position qu'on occupe dans la salle) : le titre en anglais, « pourri », « épargnez-le », « passion », « frère », « la loi dormait », « ma justice »... comment est-ce interprété par la personne qui ne connaît pas la pièce ?

C'est le début de la rencontre entre notre univers et celui de *Mesure pour mesure*, tel que le voit Michel Nadeau. Le rideau se lève dans un tonnerre d'orgue, tel un orage, sur une bretelle d'autoroute qui traverse la scène en diagonale, de cour à jardin, s'élevant on ne sait vers où, à moins qu'on veuille signifier que les lieux de pouvoir sont inaccessibles et invisibles. En dessous, dans une lumière appropriée aux bas-fonds, un univers ténébreux et grouillant, sans limite, qui est bientôt animé par des personnages ultramodernes : rockeurs, *junkies*, prostituées, transsexuels (remplaçant les gentils-hommes compagnons de Lucio) se renvoyant des répliques, chantant et dansant presque comme des damnés dans cet univers sombre et rougeoyant. En haut, le duc, puis ses hommes. Reliant le sous-sol infernal au lieu du pouvoir et du bonheur, un pilier d'autoroute, énorme et entièrement orné d'une peinture représentant un Christ en croix aussi souffrant que moderne, un Christ en pleine passion... (au nom de quelle justice ?) et dont on se moque. Ce décor, lourd, énorme, froid, sans âme, morbide, disparaît de temps en temps grâce à un habile éclairage, au profit de l'avant de la scène où, avec peu d'accessoires (par exemple, une ou deux grilles pour une prison ou un couvent), on évoque les lieux successifs. De la même façon, des grilles donnent



Mesure pour mesure de
Shakespeare, mis en scène
par Michel Nadeau
(Théâtre du Trident, 2001).
Sur la photo : Rychard
Thériault (le duc Vincento).
Photo : Louise Leblanc.

accès à la geôle des damnés de la société située dans le premier dessous de scène. On ne peut pas aller plus bas, dans la misère ou dans la déchéance. De ces lieux, grâce au duc, remonteront tous les prisonniers absous ; c'est là que Lucio, puni pour avoir médité, disparaîtra à nos yeux. Cette solution théâtrale, si elle n'est pas nouvelle, assure un passage fluide entre les différents lieux d'action de la pièce.

Comme ce Christ en passion – barrant la diagonale du risque et comme soutenant ce monde moderne et déshumanisé – est symbole de miséricorde (« Pardonnez-leur, Père, car ils ne savent ce qu'ils font »), c'est de la dimension verticale que surgira le salut, y compris pour Bernardin.



Thierry Dubé (Angelo) et
Sophie Martin (Isabelle)
dans *Mesure pour mesure*
(Théâtre du Trident, 2001).
Photo : Louise Leblanc.

Michel Nadeau a dit avoir choisi de monter cette pièce parce que, soudain, elle lui semblait en résonance avec l'actualité, et avoir voulu rejoindre le spectateur sans le replonger dans un univers attendu. De ce point de vue, c'est une réussite. Nous sommes loin en effet de la Vienne supposée, proposée comme un lieu imaginaire où voir évoluer les hommes. Comme le disait un spectateur à la sortie, « c'est quand même bizarre de voir Shakespeare sous l'autoroute Dufferin ». On se demande avec quoi et en quoi la proposition de mise en scène entre en résonance avec l'actualité. De quelle actualité s'agit-il ? Cette modernisation voulue à tout prix semble manquer son but.

L'habit fait-il le moine ?

Dans la pièce, oui, pour nombre de personnages, mais surtout les principaux. Ils portent un costume, de pouvoir, de couvent, de prisonnier, etc., qui cache ce qu'ils sont véritablement et que la pièce se chargera de révéler en les mettant dans une situation inhabituelle, déstabilisante. Le jeu des apparences et de la vérité des hommes est discuté une fois de plus dans cette pièce. Les comédiens – qu'on mène sur la voie unique de la justice et de son application – apparaissent pris dans leur costume, dans la langue de la traduction, jouant à un premier niveau, ne montrant pas leur profondeur, les forces obscures momentanément domptées qui s'agitent en eux. Même si Angelo (Thierry Dubé) va crier sa passion soudaine adossé au grand Christ, il reste raide et on n'y croit pas beaucoup. Non plus qu'aux pleurs des filles, surtout Isabelle (Sophie Martin). Ni elle ni le duc ne laisseront deviner qu'ils sont eux aussi aux prises avec les grandes forces de l'attraction sexuelle. Par ailleurs, Rychard Thériault (ce duc qui, profitant de sa fausse abdication, va imposer son ordre au lieu de l'ordre de

la vieille loi inapplicable et qui va travailler en secret à faire reconnaître une loi fondée sur la miséricorde christique), désincarné, n'arrive pas non plus à convaincre de cet aspect de son personnage. Une trop grande distance ? C'est dommage car c'est, d'habitude, un meilleur acteur.

Quant aux comiques, ils n'arrivent à faire rire personne (à moins d'une réplique un peu grasse). Les épisodes de farce ou burlesques tombent à plat tant par le jeu que par les allusions, trop marquées historiquement, qu'elles contiennent. John Applin et Pierre Potvin, comme neutralisés par leur personnage, sont capables de bien meilleures performances. Guy-Daniel Tremblay campe un Bernardin sympathique, sans plus. Le seul à tirer son épingle de ce jeu mal mené est Lucio (Pierre-François Legendre), vivant et vibrant personnage vêtu de rouge, sorte de diabolotin inconscient et malveillant ou de fou du roi, qui paiera pour une conduite inacceptable (vu son rang ?), ou pour son rôle de paparazzo... ou pour avoir dit que le roi était nu.

On reste dans l'anecdotique. On reste en surface d'un texte qui n'est guère facile, hésitant entre le drame déchirant et « le tout est bien qui finit bien » des contes populaires. Si la tragédie de l'homme face aux lois, qui lui sont imposées ou qu'il se donne à l'encontre de son humanité, se dénoue heureusement, c'est uniquement parce que Shakespeare et le duc, tels des *dei ex machina*, le veulent, peut-être, comme une illustration positive de ce qu'un homme de bonne volonté pourrait accomplir. Une pièce sur la vie et le désir de vivre, une exploration de l'homme et de ses motivations. Une pièce qui pose des questions : qu'est-ce que la justice ? qui peut la rendre ? qu'est-ce qu'une loi ? comment l'appliquer ? que faire avec les vieilles lois ? Une pièce politique sur le pouvoir et son administration, sur le pouvoir des individus sur eux-mêmes, sur la liberté que nous nous donnons et les prisons que nous nous construisons. Une œuvre pas facile à monter, à jouer, qui demande des acteurs d'expérience et une riche réflexion.

Le propos du metteur en scène est bien servi par la scénographe, le musicien et le concepteur d'éclairage. Mais c'est ce propos qui nous paraît manquer de densité. Peut-être est-ce dû au choix de la pièce qui, pour avoir séduit Michel Nadeau, n'est pas forcément une grande pièce mais peut-être simplement une œuvre de circonstance, propitiatoire.

À tant faire que de jouer la modernité, à Vienne, à Québec, dans quelque ville bétonnée d'une triste modernité, pourquoi ne pas actualiser, par exemple, le *politically correct* des Américains ou la corruption de certains grands personnages, de Mitterrand à Clinton, en passant par Poutine, et les libertés qu'ils se donnent ? Et au sortir de la représentation, comment ne pas s'interroger sur la *mesure* selon laquelle seront jugés, s'ils le sont un jour, les fanatiques, extrémistes et autres fondamentalistes qui ravagent notre monde ?

Faut-il tout pardonner ? Tout est-il pardonnable ? **J**